

11^e Festival des filles des vues

Normand Provencher

Numéro 134, juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50647ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provencher, N. (1988). 11^e Festival des filles des vues. *Séquences*, (134), 31–32.

ONZIÈME FESTIVAL DES FILLES DES VUES

Jeudi 7 avril 1988. Complexe Odéon. Le 11^e Festival des filles des vues de Québec se met en branle avec « Coups de coeur », une sélection de courts métrages québécois et français vivement appréciée par quelque 600 cinéphiles. Après la projection, c'est la fête. Les organisatrices se félicitent de la réussite de cette ouverture.

Dimanche 10 avril 1988. Auditorium de la bibliothèque Gabrielle-Roy. Le 11^e Festival des filles des vues de Québec se termine dans un coup d'éclat: le plus ancien festival de films de femmes au monde tire sa révérence. Les organisatrices en ont assez de louvoyer dans les méandres de la bureaucratie fédérale, provinciale et municipale, d'être continuellement dépendantes des « fonds discrétionnaires de fonds de tiroir ». Fondu au noir sur une centaine de spectateurs incrédules et abasourdis. Québec vient de perdre son dernier festival cinématographique. Après le Festival du film de Québec, mis sur pied par Bruno Bégin (ex-proprétaire du cinéma Cartier, maintenant disparu) et avalé, il y a à peine un an, par le Festival des films du monde de Serge Losique, cette triste disparition rappelle que les cinéphiles de la Vieille Capitale se veulent plus que toujours des otages entre les mains des distributeurs montréalais et, par le fait même, des *majors* américains.

« Ce n'est pas un adieu mais un au revoir », mentionne Johanne Fournier, membre du comité de coordination et de programmation, qui, en compagnie des deux autres organisatrices du Festival, Lise Bonenfant et Hélène Roy, canaliserà dorénavant ses énergies essentiellement dans le collectif Vidéo Femmes, une maison de production et de distribution de Québec fondée en 1975. « On ne joue plus à ce jeu. Après onze ans de festivals, on ne nous faisait toujours pas confiance. Un retour du Festival pour 1990 n'est pas exclu, mais il faudra que les gouvernements fassent preuve de moins de parcimonie dans la distribution de ses subventions », estiment-elles.

Nul n'est prophète en son pays, dit le vieil adage. Les « filles des vues » peuvent en témoigner. Leur festival, malgré sa reconnaissance internationale et sa programmation issue des quatre coins du monde,

n'a pas réussi à recueillir des appuis suffisamment forts pour les empêcher de fermer les livres. « Notre seule subvention automatique provenait de la Société générale du cinéma et oscillait entre 11 000 \$ et 13 000 \$ annuellement, explique Johanne Fournier. « Le gouvernement n'a pas suivi notre évolution, renchérit Lise Bonenfant. Notre Festival était pourtant apprécié de la population. » Deux mille cinq cents spectateurs en trois jours.

Pour voir son statut international reconnu par Telefilm Canada et, conséquemment, obtenir une subvention de cet organisme, le Festival aurait dû se métamorphoser en événement compétitif, ce qu'ont toujours refusé ses organisatrices, au grand plaisir cependant du nouveau Festival de films de femmes de Montréal. Sur ce point, les « filles des vues » demeurent inflexibles. Pas question de transformer leur festival au nom d'impératifs politico-financiers. *Small is beautiful*, croit-on.

Dans un élan de « générosité », la ville de Québec a consenti à verser une somme illiputienne de 2 000 \$. Du côté de la Communauté urbaine de Québec, ce fut le néant. On préfère subventionner largement des événements comme Rendez-vous 87 ou encore une visite touristique à quelques *has been* ou *never was* de Hollywood, fiers de venir montrer aux Québécois ce qu'est le véritable *glamour* cinématographique. Les commanditaires privés se sont fait de leur côté tout aussi discrets malgré les nombreuses démarches.

La dernière cuvée du Festival des filles de vues — principalement axée sur le court et moyen métrage —, aura néanmoins permis aux cinéphiles de goûter à quelques primeurs québécoises dont le très attendu *Classified People* de la réalisatrice Yolande Zauberman (Grand Prix du public au dernier Festival de films de femmes de Créteil); *Lettre à Jean-Luc Godard*, de Claudine Delvaux; *Letters Home*, de Chantal Akerman; et *L'amour... à quel prix?* de la Québécoise Sophie Bissonnette.

Tourné clandestinement en 16 mm en Afrique du Sud, *Classified People* raconte l'apartheid à travers l'émouvant témoignage de Robert



Classified People de Yolande Zauberman

Overmeyer, 91 ans, et de son épouse. Ensemble, ils eurent cinq enfants. En 1948, lors de l'entrée en vigueur de l'apartheid, tous sont « classifiés » Blancs. Robert, lui, n'obtiendra jamais sa carte de Blanc. Parti à la guerre dans le bataillon métis, il devra rester toute sa vie dans cette « sous-classe ». La famille se désintègre. La honte s'installe. On cherche à oublier. Parallèlement à l'histoire de Robert, s'inscrit celle de René, un journaliste « classifié » coloured par les autorités à cause du mélange de sa mère blanche et de son père coloured. Leur famille était unie jusqu'à ce que le couperet de Pretoria tombe: René est « classifié » Coloured, ses frères, eux, Blancs. Depuis, ils ne les a revus qu'une seule fois, en 1950, à l'enterrement de leur mère. Il ne veut pas entamer une procédure pour être « classifié » Blanc: « Je ne veux pas paraître comme du bétail. Je ne veux pas qu'on regarde mon nez, mes cheveux... Je n'accepterai jamais qu'on m'humilie à ce point. Je suis né Coloured, je mourrai Coloured. » Dans ce régime où la couleur sert de valeur étalon de l'intelligence d'un homme, la caméra de Zauberman se veut merveilleusement indiscreète. Son montage successif des quartiers blancs, métis et noirs transpire d'une injustice profonde. Les images parlent d'elles-mêmes. En Afrique du Sud, nul besoin de recourir à la fiction.

C'est de la rencontre entre l'imagination fertile de la cinéaste belge Claudine Delvaux et une phrase choc de Jean-Luc Godard tirée de *Soft and Hard* (« Est-ce que moi, qui fais des images au lieu de faire des enfants, est-ce que je suis encore un être humain »?) qu'est née *Lettre à Jean-Luc Godard*, une oeuvre vidéo intimiste pour public averti. La lettre est celle d'une femme qui a préféré la maternité au cinéma: « Est-ce que moi qui fais des enfants au lieu de faire des images, est-ce que je suis aussi un être humain? »

Letters Home, de Chantal Akerman, tourné également en vidéo, se veut cependant beaucoup plus abordable. Dans un décor dépouillé (une machine à écrire par terre, une lampe, un escabeau, un amoncellement de lettres dans un coin, quelques livres), cette oeuvre sensible et pathétique retrace la volumineuse correspondance entre une jeune Américaine, avide d'écriture, Sylvia Plath, et sa mère Aurelia. À travers le jeu sublime de Delphine et Coralie Seyrig (la tante et la nièce), nous assistons à ce combat acharné d'une jeune femme qui dévoile à l'auteure de ses jours son pathétique combat pour mener de front à la fois carrière d'écrivaine et maternité. Un combat si difficile dans l'austère Amérique des années 50 qu'elle en est morte. D'épuisement. La tenace et perfectionniste Sylvia Plath a mis fin à ses

jours. Elle avait à peine 30 ans. L'irréconciliable n'a pu être concilié. Une oeuvre bouleversante, dans laquelle l'intensité émotionnelle prime sur le dépouillement scénique. Du grand art.

Film témoignage, *L'amour... à quel prix*, de Sophie Bissonnette, cède la parole à ces femmes qui se retrouvent souvent sans le sou après le départ du « prince charmant ». La féminisation de la pauvreté est abordée avec intelligence et fait découvrir la ténacité de trois femmes dans leur tentative de sortir de leur isolement financier. L'insertion de quelques séquences à la guimauve du téléroman *Marisol* permet de faire la transition entre les interventions et de démontrer le décalage entre les rêves mielleux et la brutale réalité. Un documentaire qui tombe à point à l'heure des « boubou-macoutes » et de la réforme de l'aide sociale du ministre Paradis. Bissonnette nous fait découvrir la lutte incessante de ces assistés sociaux (dont beaucoup de femmes seules avec leurs enfants) pour conserver leur maigre pitance et surtout leur dignité. D'une actualité brûlante.

Parmi les courts métrages présentés au Festival, plusieurs autres découvertes intéressantes: *Histoire infâme*, d'après une chanson de Louise Portal; l'humoristique *Horoscope favorable* et ses reparties à la Woody Allen; le troublant *Zot Ka Fé Zouzou*, de Véronique Mucret; et le sensible *Load « Amie »*, de Muriel Darnet Tourral, pour ne citer que ceux qui ont fait vibrer le plus mes cordes sensibles.

Présente cette année à Québec, la directrice du Festival de films de femmes de Créteil (le plus important festival de films d'auteurs en France), Elisabeth Tréhard, parlait avec étonnement, peu avant le lever de rideau de l'édition 88, de l'intérêt de la population locale pour cet événement. « Le festival de Québec est beaucoup mieux accepté dans la population que peut l'être celui de Créteil en France. Nous avons beaucoup de spectateurs (3 000 cette année), mais aussi beaucoup d'ennemis. » Mme Tréhard, dont le festival a accueilli cette année Agnès Varda et Jane Birkin, se disait également surprise de la participation masculine de Québec. « Les Québécois comprennent beaucoup mieux que les Français cette quête d'identité féminine. La société française éprouve encore énormément de difficultés à accepter la montée des femmes. »



Letters Home de Chantal Akerman

Malgré cette reconnaissance de sa grande soeur de Créteil et tous ces bons mots, le Festival des filles des vues n'a pu garder la tête hors de l'eau. Il s'est noyé, un peu comme cet homme disparaissant dans l'océan, lors de la dernière image d'*Unzeit*, le film qui clôturait l'événement.

Normand Provencher